

extraordinaire , aura suscité un vengeur à la nation opprimée.

La paix que les Provinces-Unies signèrent quelques mois après avec l'Angleterre, paraissait devoir les mettre en état de recouvrer une importante possession, que des vues fausses et des circonstances malheureuses leur avaient fait perdre. La république et la compagnie trompèrent l'attente des nations. Le traité qui, en 1661, termina les divisions des deux puissances, assura la propriété du Brésil entier au Portugal, qui s'engagea, de son côté, à payer aux Provinces-Unies huit millions de florins, ou seize millions de livres, en argent ou en marchandises.

Ainsi sortit des mains des Hollandais une conquête qui pouvait devenir la plus riche des colonies européennes du Nouveau-Monde, et donner à la république une consistance qu'elle ne pouvait obtenir de son propre territoire ; mais il aurait fallu, pour s'y maintenir, que l'état se fût chargé de son administration, de sa défense ; et pour la faire prospérer, qu'on l'eût fait jouir d'une liberté entière : avec ces précautions, le Brésil eût été conservé, et aurait enrichi la nation au lieu de ruiner une compagnie. Malheureusement on ignorait encore que défricher des terres en Amérique, était l'unique moyen de les rendre utiles, et que ce succès ne pouvait être que l'ouvrage d'un commerce ouvert à tous les citoyens sous la protection du gouvernement.

Les Portugais ne se virent pas plus tôt délivrés, par une convention solide, d'un ennemi qui les avait si souvent vaincus, si souvent humiliés ; qu'ils s'occupèrent du soin de donner de la stabilité à leur possession, et d'y multiplier les richesses. Quelques-uns des arrangemens qu'on fit pour avancer, pour assurer la prospérité publique, portaient malheureusement l'empreinte de l'ignorance et du préjugé ; mais ils étaient très-supérieurs à tout ce qui s'était pratiqué jusqu'à cette époque mémorable.

Tandis que la cour de Lisbonne réglait l'intérieur de sa colonie, quelques-uns de ses plus actifs sujets cherchaient à l'étendre. Ils s'avancèrent au midi, vers la rivière de la Plata, et au nord, jusqu'à celle des Amazones. Les Espagnols paraissaient en possession de ces deux fleuves : on résolut de les en chasser, ou d'en partager avec eux l'empire.

L'Amazone, ce fleuve si renommé par l'étendue de son cours, ce grand vassal de la mer, à laquelle il va porter le tribut qu'il a reçu de tant d'autres vassaux, semble puiser ses sources dans cette multitude de torrens qui, descendus de la partie orientale des Andes, se réunissent dans un terrain spacieux, pour composer cette rivière immense. Cependant l'opinion la plus commune la fait sortir du lac de Lauricocha, situé dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima, vers les onze degrés de latitude australe. Dans sa marche d'en-

xi.
Établis-
sment des
Portugais
sur la
rivière des
Amazones.

viron deux mille lieues, elle reçoit un nombre prodigieux d'autres rivières, dont plusieurs ont un fort long cours, et sont très-larges et très-profondes. Ses eaux forment une infinité d'îles, trop souvent submergées pour pouvoir être cultivées. Elle entre enfin dans l'Océan sous l'équateur même, par une embouchure large de cinquante lieues.

Cette embouchure fut découverte en 1500 par Vincent Pinçon, un des compagnons de Colomb; et sa source, à ce qu'on croit, en 1540, par Gonzale Pizarre. Cet homme entreprenant s'était laissé persuader qu'à l'est des Andes, existait une vaste région où l'or et les épiceries se trouvaient dans la plus grande abondance. Plein d'une idée qui flattait également son avidité et son ambition, il partit du Quito soumis à ses ordres. Il lui fallut d'abord traverser, avec des fatigues incroyables, des montagnes regardées jusqu'alors comme inaccessibles. Descendu dans la plaine, il essuya sans interruption durant plusieurs mois des torrens de pluie; plus loin, le fer seul put lui ouvrir des routes dans d'épaisses forêts, aussi anciennes que le monde. Des lacs étendus, de profonds marais suspendaient à chaque moment ses pas incertains. Il s'arrêta enfin au confluent du Napo et de l'Amazone, après avoir éprouvé plus de calamités que la nature humaine n'en paraît pouvoir supporter. Son retour par les déserts qu'il avait déjà parcourus, fut accompagné de malheurs semblables ou de plus terribles. Il ne ramena au lieu

d'où il était sorti, aucun des quatre mille indiens qu'il avait chargés de ses bagages, et n'y revint qu'avec quatre-vingts des trois cent quarante Espagnols qui l'avaient suivi.

Pendant que Pizarre se désolait dans son gouvernement de la ruine entière de ses folles espérances, son lieutenant Orellana, qui s'était rendu indépendant pour se faire aussi un nom, porté par quelques planches grossièrement assemblées, voguait sans guide, sans boussole, sur un des plus étonnans fleuves du globe, et arrachait par la violence aux peuplades qui en occupaient les bords, des alimens qu'il ne pouvait obtenir de leur commisération. Ce fut alors que le spectacle de quelques sauvages sans barbe, comme le sont tous les Américains, offrit sans doute à l'imagination vive des Castellans, une armée de femmes guerrières, et les détermina à changer le nom de Maragnon que portait ce fleuve, en celui de l'Amazone, qu'on lui a depuis conservé.

On pourrait être étonné que l'Amérique n'ait enfanté aucun prodige dans la tête des Espagnols, de ces peuples qui n'eurent jamais, à la vérité, ni la délicatesse du goût, ni la sensibilité, ni la grâce, qui furent le partage des Grecs; mais que la nature dédommagea de ces dons par une fierté de caractère, une élévation d'âme, une imagination aussi féconde et plus ardente qu'elle ne l'avait accordée à aucune autre nation.

Les Grecs ne firent point un pas au dedans,

au dehors de leur étroite contrée, sans rencontrer le merveilleux : ils virent sur le Pinde, Apollon entouré des neuf muses ; ils entendirent les antres de Lemnos retentir des marteaux des Cyclopes ; ils attachèrent Prométhée sur le Caucase ; ils écrasèrent les géans sous le poids des montagnes. Si l'Etna mugit et vomit des torrens de flammes, c'est Typhée qui soulève sa poitrine. Leurs campagnes et leurs forêts furent peuplées de satyres et de faunes ; il n'y eut aucun de leurs poètes qui n'eût assisté à leurs danses : et une nature toute nouvelle reste muette sous les regards de l'Espagnol ! Il n'est frappé, ni de la singularité des sites, ni de la variété des plantes et des animaux, ni des mœurs si pittoresques d'une race d'hommes inconnue jusqu'à lui. A quoi pense-t-il donc ? A tuer, à massacrer, à piller. La recherche de l'or, qui le tient courbé vers le pied des montagnes, le réduit à la posture et à la stupidité de la brute.

Dès le temps d'Hercule et de Thésée, le Grec avait donné l'existence aux Amazones. Il embellit de cette fable l'histoire de ses héros, sans en excepter celle d'Alexandre ; et les Espagnols infatués de ce rêve de l'antiquité, le transportèrent dans le Nouveau-Monde. On ne peut guère trouver d'origine plus vraisemblable à l'opinion qu'ils établirent en Europe et en Amérique, qu'il existait une république de femmes guerrières, qui ne vivaient pas en société avec des hommes, et qui ne

les admettaient parmi elles qu'une fois l'année, pour le plaisir de se perpétuer. Afin de donner du poids à cette idée romanesque, ils publièrent, avec raison, que dans le Nouveau-Monde, les femmes étaient toutes si malheureuses, toutes traitées avec tant de mépris et d'inhumanité, qu'un grand nombre d'entre elles avaient formé, de concert, le projet de secouer le joug de leurs tyrans. L'habitude de les suivre dans les forêts, de porter les vivres et le bagage dans les guerres et dans leurs chasses, avait dû, ajoute-t-on, les rendre naturellement capables de cette résolution hardie.

Mais des femmes qui avaient une aversion si décidée pour les hommes, pouvaient-elles consentir à devenir mères ? Mais des époux pouvaient-ils aller chercher des épouses dont ils avaient rendu la condition intolérable, et qui les chassaient dès que l'ouvrage de la génération était achevé ? Mais le sexe le plus doux, le plus compatissant, pouvait-il exposer ou égorger ses enfans, sous prétexte que ces enfans n'étaient pas des filles, et commettre de sang-froid, d'un accord général, des atrocités qui appartiennent à peine à quelques individus qu'agitent la rage et le désespoir ? Mais une république aristocratique ou démocratique, qu'il faut être capable de gouverner, pouvait-elle être régie par un sénat de femmes ; quoiqu'un état monarchique ou despotique, où il ne faut que vouloir, l'ait été, puisse l'être encore par une

seule femme ? Que l'on considère la faiblesse organique du sexe, son état presque toujours valétudinaire, sa pusillanimité naturelle, la dureté des travaux de l'état social pendant la paix et pendant la guerre, l'horreur du sang, la crainte des périls ; et que l'on tâche de concilier tous ces obstacles avec la possibilité d'une république de femmes.

Si quelques préjugés bizarres ont pu former au milieu de nous des congrégations de l'un et de l'autre sexe, qui vivent séparées, malgré le besoin et le désir naturel qui devraient les rapprocher et les réunir, il n'est pas dans l'ordre des choses que le hasard ait composé des peuples d'hommes sans femmes, encore moins un peuple de femmes sans hommes. Ce qui est certain, c'est que depuis qu'on parle de cette constitution politique, on n'en a jamais aperçu la moindre trace, avec quelque activité, avec quelque soin qu'on l'ait cherchée. Il en sera donc de ce prodige singulier comme de tant d'autres, qu'on suppose toujours exister, sans savoir où ils existent.

Quoi qu'il en soit du phénomène des Amazones, le voyage d'Orellana donna moins de lumières qu'il n'inspira de curiosité. Les guerres civiles qui désolaient le Pérou, ne permirent pas d'abord de la satisfaire. Les esprits s'étant enfin calmés, Pedro d'Orsua, gentilhomme navarrois, distingué par sa sagesse et par son courage, offrit au vice-roi, en 1560, de reprendre cette navigation. Il partit de Cusco avec sept cents hommes. Ces monstres

nourris de sang, altérés de celui de tous les gens de bien, massacrèrent un chef qui avait des mœurs et qui voulait l'ordre. Ils mirent à leur tête, avec le titre de roi, un basque féroce nommé Lopès d'Aguirre, qui leur promettait tous les trésors du Nouveau-Monde.

Échauffés par des espérances si séduisantes, ces barbares descendent dans l'Océan par l'Amazone, et abordent à la Trinité. Le gouverneur de l'île est égorgé, le pays pillé. Les côtes de Cumana, de Caraque, de Sainte-Marthe, éprouvent encore plus d'horreurs, parce qu'elles sont plus riches. On pénètre dans la Nouvelle-Grenade pour gagner Quito et le sein du Pérou, où tout devait être mis à feu et à sang. Un corps de troupes, assemblé avec précipitation, attaque ces furieux, les bat et les disperse. D'Aguirre qui ne voit pas de jour à s'échapper, marque son désespoir par une action atroce. « Mon enfant, dit-il à sa fille unique, » qui le suivait dans ses voyages, j'espérais te » placer sur le trône ; les événemens trompent » mon attente. Mon honneur et le tien ne per- » mettent pas que tu vives pour devenir l'esclave » de mes ennemis : meurs de la main d'un père. » A l'instant il lui tire un coup de fusil au travers du corps, et l'achève tout de suite, en plongeant un poignard dans son cœur encore palpitant. Après cet acte dénaturé, la force l'abandonne ; il est pris et écartelé.

Ces événemens malheureux firent perdre de

vue l'Amazone ; on l'oublia entièrement pendant un demi-siècle. Quelques tentatives qu'on fit dans la suite , pour en reprendre la découverte , furent mal combinées et plus mal conduites. L'honneur de surmonter les difficultés qui s'opposaient à une connaissance utile de ce grand fleuve , était réservé aux Portugais.

Cette nation , qui conservait encore un reste de vigueur , avait bâti , depuis quelques années , à l'embouchure , une ville qu'on nommait Belem. Pedro Texeira en partit en 1638 , avec un grand nombre de canots remplis d'Indiens et de Portugais. Il remonta l'Amazone jusqu'à l'embouchure du Napo , et ensuite le Napo même , qui le conduisit assez près de Quito , où il se rendit par terre. La haine qui divisait les Espagnols et les Portugais , quoique soumis au même maître , n'empêcha pas qu'on ne le reçût avec les égards , l'estime et la confiance qu'on devait à un homme qui rendait un service signalé. Il repartit accompagné de d'A-cunha et d'Artiéda , deux jésuites éclairés , qu'on chargea de vérifier ses observations et d'en faire d'autres. Le résultat des deux voyages également exacts et heureux , fut porté à la cour de Madrid , où il fit naître un projet bien extraordinaire.

Depuis long-temps les colonies espagnoles communiquaient difficilement entre elles ; des corsaires ennemis , qui infestaient les mers du Nord et du Sud , interceptaient leur navigation. Ceux même de leurs vaisseaux qui étaient parvenus à

se réunir à la Havane , n'étaient pas sans danger. Les galions étaient souvent attaqués par des escadres qui les enlevaient , et toujours suivis par des armateurs , qui manquaient rarement de prendre les bâtimens écartés du convoi par le gros temps ou par la lenteur de leur marche. L'Amazone parut devoir remédier aux inconvéniens. On crut possible , facile même , d'y faire arriver par des rivières navigables , ou à peu de frais par terre , les trésors de la Nouvelle-Grenade , du Popayan , de Quito , du Pérou , du Chili même. Descendus à l'embouchure , ils auraient trouvé , dans le port de Para , les galions prêts à les recevoir. La flotte du Brésil aurait fortifié la flotte espagnole , en se joignant à elle. On serait parti en toute sûreté de parages peu connus et peu fréquentés , et on serait arrivé en Europe avec un appareil propre à en imposer , ou avec des-moyens de surmonter les obstacles qu'on aurait trouvés. La révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trône , fit évanouir ces grands projets. Chacune des deux nations ne songea qu'à s'approprier la partie du fleuve qui convenait à sa situation.

Les jésuites espagnols entreprirent de former une mission dans le pays compris entre les bords de l'Amazone et du Napo , jusqu'au confluent de ces deux rivières. Chaque missionnaire , accompagné d'un seul homme de sa nation , se chargeait de haches , de couteaux , d'aiguilles , de toutes sortes d'outils de fer , et s'enfonçait dans

des forêts impénétrables. Il passait les mois entiers à grimper sur les arbres, pour voir s'il ne découvrirait pas quelque cabane, s'il n'apercevait pas de la fumée, s'il n'entendrait pas le son de quelque tambour ou de quelque fifre. Dès qu'il s'était assuré qu'il y avait des sauvages au voisinage, il s'avancait vers eux. La plupart fuyaient, surtout s'ils étaient en guerre. Ceux qu'il pouvait joindre, se laissaient séduire par les seuls présents dont leur ignorance leur permit de faire cas. C'était toute l'éloquence que le missionnaire pût employer, et dont il eût besoin.

Lorsqu'il avait rassemblé quelques familles, il les conduisait dans des lieux qu'il avait choisis pour former une bourgade. Rarement réussissait-il à les y fixer. Accoutumés à de continuels voyages, ils trouvaient insupportable de ne jamais changer de demeure. L'état d'indépendance où ils avaient vécu, leur paraissait préférable à l'esprit de société qu'on voulait qu'ils prissent; et une aversion insurmontable pour le travail, les ramenait naturellement dans leurs forêts, où ils avaient passé leur vie sans rien faire. Ceux mêmes qui étaient contenus par l'autorité ou les soins paternels de leur législateur, ne manquaient guère de se disperser à la moindre absence qu'il faisait. Sa mort enfin entraînait la ruine entière de l'établissement.

Il est impossible qu'un lecteur qui réfléchit, ne se demande pas à lui-même par quelle étrange

manie un individu qui jouit dans sa patrie de toutes les commodités de la vie, peut se résoudre à la fonction pénible et malheureuse de missionnaire; s'éloigner de ses concitoyens, de ses amis, de ses proches; traverser les mers pour aller s'enfoncer dans les forêts; s'exposer aux horreurs de la plus extrême misère; courir à chaque pas le péril d'être dévoré des bêtes féroces, à chaque instant celui d'être massacré par des hommes barbares; s'établir au milieu d'eux; se prêter à leurs mœurs; partager leur indigence et leurs fatigues; rester à la merci de leurs passions ou de leurs caprices, aussi long-temps au moins qu'il le faut pour apprendre leur langue et s'en faire entendre.

Si c'est par enthousiasme de religion, quel plus terrible ressort peut-on imaginer que celui-là? Si c'est par respect pour un vœu d'obéissance à des supérieurs qui vous disent: Va, et auxquels on ne saurait sans parjure et sans apostasie demander raison de leurs ordres; que ne peuvent point, soit pour servir, soit pour nuire, des maîtres hypocrites ou ambitieux qui commandent si despotiquement et qui sont si aveuglément obéis? Si c'est par un sentiment profond de commisération pour une portion de l'espèce humaine, que l'on s'est proposé d'arracher à l'ignorance, à la stupidité et à la misère, je ne connais pas une vertu plus héroïque. Quant à la constance avec laquelle ces hommes rares persévèrent dans une carrière aussi

rebutante, j'aurais pensé qu'à force de vivre avec des sauvages, ils le devenaient eux-mêmes; et je me serais trompé dans ma conjecture. C'est de toutes les vanités humaines la plus louable qui les soutient.

« Mon ami, » me disait un vieux missionnaire qui avait vécu trente ans au milieu des forêts, qui était tombé dans un profond ennui depuis qu'il était rentré dans son pays, et qui soupirait sans cesse après ses chers sauvages; « mon ami, » vous ne savez pas ce que c'est que d'être le roi, » presque le dieu d'une multitude d'hommes qui » vous doivent le peu de bonheur dont ils jouissent, » et dont l'occupation assidue est de vous en témoigner leur reconnaissance. Ils ont parcouru » des forêts immenses; ils reviennent tombant de » lassitude et d'inanition; ils n'ont tué qu'une » pièce de gibier, et pour qui croyez-vous qu'ils » l'aient réservée? C'est pour le PÈRE; car c'est ainsi » qu'ils nous appellent; et en effet ce sont nos » fans. Notre présence suspend leurs querelles. Un » souverain ne dort pas plus sûrement au milieu » de ses gardes que nous au milieu de nos sauvages. C'est à côté d'eux que je veux aller finir » mes jours. »

Avec cet esprit, les jésuites avaient surmonté sur l'Amazone des obstacles qui paraissaient invincibles. Leur mission, commencée en 1637, réunissait en 1766 dix mille habitans distribués en trente-six bourgades, dont douze étaient si-

tuées sur le Napo et vingt-quatre sur l'Amazone. Elles étaient éloignées les unes des autres, de deux, de cinq, de dix, de quinze, quelquefois de vingt journées. La plupart comptaient des individus d'un grand nombre de nations, tous opiniâtrément attachés à leur idiome, à leurs mœurs, à leurs coutumes, et qu'on n'accoutumait jamais à se regarder comme membres d'une même société. Les efforts qu'on faisait pour donner de l'extension à cet établissement n'étaient point heureux et ne pouvaient l'être.

Les femmes de cette partie de l'Amérique ne sont pas fécondes, et leur stérilité augmente lorsqu'on les fait changer de demeure. Les hommes sont faibles; et l'habitude où ils sont de se baigner à toute heure, n'augmente pas leur force. Le climat n'est pas sain, et les maladies contagieuses y sont fréquentes. On n'a pas encore réussi, et il est vraisemblable qu'on ne réussira jamais à tourner l'inclination de ces sauvages vers la culture; ils se plaisent à la pêche et à la chasse, qui ne sont pas favorables à la population. Dans un pays presque entièrement submergé, il y a peu de positions commodes pour des établissemens; ils sont, la plupart, si éloignés les uns des autres, qu'il leur est impossible de se secourir. Les nations qu'on pourrait travailler à incorporer, sont trop isolées, la plupart enfoncées dans des lieux inaccessibles, et si peu nombreuses qu'elles se réduisent souvent à cinq ou six familles.

De tous les Indiens que les jésuites espagnols avaient rassemblés et qu'ils gouvernaient, c'étaient ceux qui avaient acquis le moins de ressort. Il faut que chaque missionnaire se mette à leur tête pour les forcer à recueillir du cacao, de la vanille, de la salsepareille, que la nature libérale leur présente, et qu'on envoie tous les ans à Quito, qui en est éloigné de trois cents lieues, pour les échanger contre des choses de premier besoin. Une cabane ouverte de tous côtés, formée de quelques lianes et couverte de feuilles de palmier; peu d'outils pour l'agriculture, une lance, des arcs et des flèches pour la chasse, des hameçons pour la pêche, une tente, un hamac et un canot: voilà tout leur bien; c'est jusque-là qu'on est parvenu à étendre leurs désirs. Ils sont si contents de ce qu'ils possèdent, qu'ils ne souhaitent rien de plus; ils vivent sans souci, dorment sans inquiétude, et meurent sans crainte. On peut les dire heureux, si le bonheur consiste plus dans l'exemption des peines qui suivent les besoins, que dans la multiplicité des jouissances que ces besoins demandent.

Cet état naissant, qui est l'ouvrage de la religion seule, n'a produit jusqu'ici aucun avantage à l'Espagne, et il est difficile qu'il lui devienne jamais utile. On en a cependant formé le gouvernement de Maynas: le bourg de Borgia en est la capitale. Les destructeurs du Nouveau-Monde n'ont jamais songé à s'établir dans un pays qui

n'offrait ni métaux, ni aucun des genres de richesse qui excitent si puissamment leur avidité; mais les sauvages voisins viennent de temps en temps s'y mêler.

Tandis que des missionnaires établissaient l'autorité de la cour de Madrid sur les bords de l'Amazone, d'autres missionnaires rendaient à celle de Lisbonne un pareil service. A six ou sept journées au-dessous de Pevas, la dernière peuplade dépendante de l'Espagne, on trouve Saint-Paul, la première des nombreuses bourgades formées, à des distances immenses, par les Portugais, sur le fleuve principal et sur les rivières qui s'y jettent.

Si les Maynas avaient la liberté de former des liaisons avec ces voisins, ils parviendraient à se procurer, par cette communication, des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito, dont ils sont plus séparés par la Cordelière, qu'ils ne le seraient par des mers immenses. Cette facilité du gouvernement aurait peut-être des suites plus heureuses. Il ne serait pas impossible que, malgré leur rivalité, l'Espagne et le Portugal sentissent qu'il est de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permission. On sait que la province de Quito languit dans la pauvreté, faute de débouché pour le superflu des mêmes denrées dont le Para manque entièrement. Les deux provinces, en se secourant mutuellement par le Napo et par l'Amazone, s'élèveraient à un degré de prospérité où, sans ce concours, elles ne sauraient atteindre.

Les métropoles tireraient , avec le temps , de grands avantages de cette activité , qui ne peut jamais leur nuire , puisque. Quito est dans l'impossibilité d'acheter ce qui passe de l'Ancien-Monde dans le nouveau, et que Parane consomme que ce que Lisbonne tire de l'étranger. Mais il en est des antipathies nationales , ou des jalousies des couronnes , comme des passions aveugles des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement pour mettre des barrières éternelles entre des familles et des peuples, dont le plus grand intérêt est de s'aimer, de s'entr'aider et de concourir au bien universel. La haine et la vengeance consentent à souffrir, pourvu qu'elles nuisent; elles se nourrissent mutuellement des plaies qu'elles se font, du sang qu'elles s'arrachent. Quelle différence entre l'homme de la nature et l'homme corrompu dans nos malheureuses sociétés! Ce dernier paraît digne de tous les maux qu'il s'est forgés.

Il faut désespérer plus que jamais d'établir , dans ces contrées , quelque confiance entre les deux nations européennes qui les partagent. Depuis long-temps on soupçonnait que l'Amazonie et l'Orénoque communiquaient ensemble par la rivière Noire , où la cour de Lisbonne a plusieurs établissemens. La démonstration de ce phénomène si contesté fut acquise , en 1744 , par quelques bateaux portugais , qui , partis d'un fleuve , se trouvèrent sur l'autre : voilà une nouvelle source de jalousie que les deux ministères

auraient bien dû tarir , lorsqu'ils se sont occupés à terminer les différends qui avaient trop souvent ensanglanté la rivière de la Plata.

Les Portugais , qui s'étaient montrés peu de temps après les Espagnols sur ce grand fleuve , ne tardèrent pas à l'oublier. Ce ne fut qu'en 1553 qu'ils y reparurent , qu'ils le remontèrent jusqu'à la hauteur de Buénos-Aires , et qu'ils prirent possession de sa rive septentrionale : cet acte n'avait eu aucune suite , lorsque la cour de Lisbonne ordonna , en 1680 , la formation de la colonie du Saint-Sacrement , précisément à l'extrémité du territoire qu'elle croyait lui appartenir. La prétention parut mal fondée aux Espagnols , qui détruisirent , sans beaucoup d'efforts , ces murs tout-à-fait naissans.

De vives contestations s'élevèrent aussitôt entre les deux puissances : l'Espagne prouve que la nouvelle peuplade est placée dans l'étendue que lui assure la ligne de démarcation tracée par les papes ; le Portugal ne nie pas cette vérité astronomique ; mais il soutient que cet ordre de choses a été annulé par des arrangemens postérieurs , et d'une manière plus particulière par celui de 1668 , qui a terminé les hostilités et réglé le sort des deux nations. Après bien des débats , on arrêta , en 1681 , que les Portugais seront remis en possession du poste qu'ils ont occupé , mais que l'habitant de Buénos-Aires jouira comme eux de tout le domaine en litige.

xii.
Les Portugais
veulent
s'établir sur
la rivière
de la Plata.
Leurs démê-
lés avec
l'Espagne.
Accommode-
ment entre
les deux
puissances.